GENESIS

Maintenant que les passions se sont un peu calmées, il est grand temps de connaître l'avis du principal intéressé dans le « scandale Genesis »... Le groupe lui-même.

Pour ceux qui n'étaient pas à « Forest-National » le 26 janvier, ou qui auraient raté notre précédent numéro, je rappelle brièvement les faits : le groupe vient, attire 5.500 personnes, donne un concert éblouissant d'une durée d'une heure quarante... et sans entracte !... puis ne répond pas aux demandes de rappel de la foule qui va l'acclamer pendant un quart d'heure, le huera ensuite, et finalement s'en prendra au matériel et aux roadies, en allant jusqu'à lancer des bouteilles sur scène... Trois quarts d'heure après la fin du concert, c'est finalement la police qui fait évacuer la salle...

Dès le lundi suivant, un courrier monstre nous arrive... Même les fans les plus ardents du groupe expriment leur déception. Ils ne font que faire écho à des commentaires entendus sur place : « Genesis à la grosse tête », « Groupe parvenu », « Bourgeois », etc...

Peter Gabriel, chanteur du groupe, est un des rares artistes de rock avec lequel j'entretiens des liens plus ou moins amicaux. C'est très embarrassé, et moi aussi déçu, que je l'ai retrouvé à l'hôtel après le concert... L'avantage de bien le connaître est que j'ai pu lui poser des questions assez « dures » sans risquer de recevoir son pied quelque part...

— Quel effet cela te fait d'être devenu un « gros cochon de capitaliste » ?

PETER (souriant). — Eh bien, d'abord, j'en suis très heureux, bien sûr...

— Ce n'est qu'une des remarques que j'ai entendues après le concert, une autre était : « Avant, Genesis était beaucoup plus soucieux de son public. Il n'hésitait pas à faire jusqu'à deux ou trois rappels... Mais maintenant le groupe est parvenu, alors il s'en bat l'œil... ».

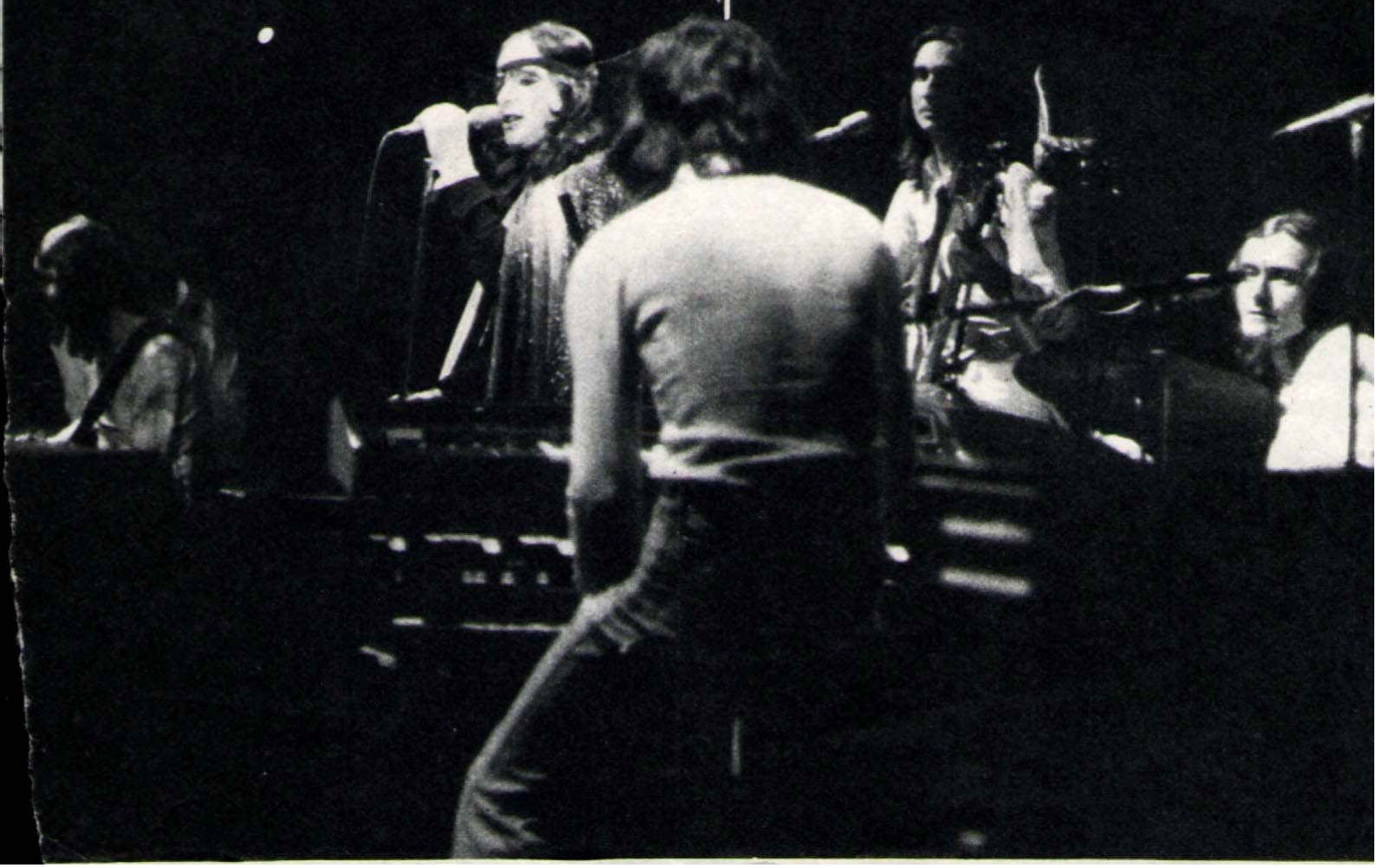
PETER GABRIEL. — Tu crois que c'est vraiment ce que les gens pensent ?

— Oui.

P. G. — Je crois que c'est un peu exagéré. Regarde ce soir : nous avons présenté un show de presque deux heures, ce que peu de groupes font, et je t'assure que nous y avons mis tout notre cœur, parce que la Belgique compte beaucoup pour nous... Ce show est le résultat d'un travail incessant et dur, que nous poursuivons depuis des années et que nous améliorons chaque fois que nous en avons les moyens. Pour nous, c'est comme une pièce de théâtre, ou si tu préfères une comédie musicale. Lorsque c'est fini, c'est fini. Les acteurs d'une pièce ne reviennent pas jouer un acte de plus... Lorsque notre show s'achève, nous avons dit tout ce que nous avons à dire... Et nous faisons cela le mieux que nous pouvons... Est-ce vraiment ne pas respecter notre

Suite page 128 ▶

LA PLAIDOIRIE DE LA DEFENSE



Suite de la page 127

public ? N'était-il pas content ? N'en a-t-il pas eu pour son argent ?

— L'ennui, c'est qu'ici, en Belgique, le « rappel » est devenu une tradition et que vous êtes le premier groupe à ne pas la respecter.

P. G. — Mais c'est une tradition partout... A tel point que c'est ridicule. Tout le monde est rappelé... Alors quoi ? On fait une fausse sortie en sachant bien qu'on reviendra sur scène quelques instants plus tard. Nous étions au bout de notre show... Nous le terminons avec « Supper's Ready », parce que nous croyons que c'est le meilleur morceau que nous ayons fait. Tu sais que notre principe, c'est d'aller crescendo... Or quel morceau pourrait suivre « Supper's Ready » ?

« Si nous jouions dans un club, où les gens pourraient encore se défouler en dansant, nous pourrions jouer « The Knife » ou à la rigueur « Giant Hogweed », mais ce n'est pas le cas ici, et de toute façon ce sont là des morceaux que nous jouons depuis des années et pour lesquels nous ne ressentons plus le même enthousiasme. Et pour en revenir à la question du « respect du public », je crois que nous lui devons cet enthousiasme...

— L'ennui, c'est qu'il n'était pas prévenu, ce public, et qu'il y avait beaucoup de vos « fans » de la première heure qui savent que la Belgique est le premier pays où vous avez été reconnus et qui s'attendaient à quelque chose de spécial pour eux. Maintenant ils se sentent un peu trompés. Ils pensent que les rappels, c'était bon pour satisfaire le public lorsque vous n'étiez pas aussi connus qu'à présent.

P. G. — Je vais te dire quelque chose : cela fait sept mois que nous n'avons plus fait aucun rappel. Pendant ce temps, nous avons été en Amérique, où notre réputation reste à faire... Et là non plus nous n'en n'avons pas fait.

— Pour revenir à la comparaison avec la pièce de théâtre. Lorsque les acteurs ont terminé, ils viennent saluer. Vous seriez revenus dire simplement « au revoir », je crois qu'il n'y aurait pas eu les incidents qui ont suivi...

P. G. — Nous ne nous attendions pas à ce que le public réagisse comme il l'a fait. Et moi, je serais volontiers revenu, mais il ne faut pas oublier que nous sommes cinq et que nous avons tous quelque chose à dire. Lorsque les gens ont commencé à huer, nous en avons discuté entre nous. Disons que nous étions deux à vouloir retourner et trois qui ne voulaient pas faire d'exception à la règle... Nous discutions encore lorsque les premières bouteilles ont été lancées sur la scène. Dans ces conditions, il était dangereux de se montrer. Je regrette que cela se soit passé ainsi...

— A part ça, vous n'avez pas eu de pépins ?

P. G. — Si, nos projections ont mal fonctionné... Normalement il y en avait pour chaque morceau. Cela provient du fait que pour la première fois elles devaient être commandées à partir de la table de sonorisation qui se trouve dans la salle, et que ça n'a pas été possible pour notre technicien de s'occuper de tout à la fois. Ce n'est pas la première fois que nous avons des ennuis avec le côté visuel du show. Nous essayons de le perfectionner petit à petit, mais ça ne se fait pas sans accrocs. Ce que nous voulons maintenant, ce sont des films au lieu de diapositives... Mais il faut deux projecteurs de cinéma et nous n'avons pas encore les moyens de les payer. Et c'est ici que je voudrais en revenir à cette histoire de « cochon de capitaliste »... Nous avons toujours des dettes... Nous devons rembourser tout ce qui nous a été avancé depuis les débuts du groupe. Lorsque nous ne gagnions pas grand-chose... Nous espérons que vers la fin de l'été, notre situation financière sera normalisée et qu'alors nous pourrons commencer à gagner de l'argent pour nous. Pour cette raison, nous allons encore retourner en Amérique, parce qu'il faut bien le dire, ce sont les Américains qui paient le mieux... Ce n'est pas une question de richesse. C'est simplement que chez eux il y a tellement d'intérêt pour le rock qu'il y a toujours beaucoup de monde aux concerts...

— Votre dernière tournée américaine a eu lieu de novembre à fin décembre, je crois ?

P. G. — Oui, c'était la plus longue que nous ayons faite jusqu'à présent.

— Comment cela s'est-il passé ?

P. G. — Fort bien. Puisque notre L.P. se trouve maintenant au H.P. là-bas... Oh ! encore tout en bas du classement. Mais nous avons toujours cru en une progression lente et sûre plutôt qu'en un boum soudain. L'ennui aux USA, c'est qu'on n'est vraiment reconnu que lorsqu'on a un succès en simple... Et que nous sommes un groupe d'albums...

— Vous allez pourtant sortir un simple bientôt, non ?

P. G. — Oui. Mais nous le considérons surtout comme une promotion pour l'album. Il s'agira d'un extrait de « Selling England By The Pound » : « I Know What I Like », et ce sera bien le même enregistrement que celui que vous connaissez. Nous avions déjà sorti « Watcher Of The Sky » en simple en Amérique, mais c'était une version différente du L.P... Pour nos fans, la face B de « I Know What I Like » sera un inédit : « Twilight Alehouse », que nous avons déjà joué en Belgique, mais jamais enregistré.

— Sortira-t-il en Belgique ? Votre autre 45 tours, « Happy The Man », n'est jamais paru ici...

P. G. — En principe, il devrait sortir partout. Quand ? Eh bien, ça dépendra de Phonogram...

— Et côté album ?

P. G. — Rien de prévu pour le moment. Nous devons d'abord payer nos dettes. Nous enregistrerons peut-être à la fin de l'été, ce qui signifie que l'album sortirait alors en septembre... Mais jusque là : tournées, tournées, tournées...

— Ça ne doit pas être rose tous les jours de passer d'hôtel en hôtel. Vous n'avez même pas le temps de voir du pays ou de contacter les gens...

P. G. — C'est bien vrai. Mais nous avons beaucoup de gens qui nous contactent. A vrai dire, tu serais surpris du nombre de coups de téléphone que nous recevons d'inconnus lorsque nous arrivons quelque part. Il y a aussi les gens de la presse : ceux qui ne voulaient rien entendre il y a trois ans lorsque, pourtant, nous travaillions aussi dur que maintenant, et qui à présent nous galopent derrière... Nous sommes, je crois, devenus assez cyniques à ce sujet... Et le pire, c'est que, comme nous restons parfois plusieurs mois hors d'Angleterre, nous perdons contact avec nos vrais amis...

— Dans le fond, ceux du groupe qui sont mariés ont de la chance de l'avoir fait avant d'être connus.

P. G. — Oh ! oui... A propos, nous allons maintenant en Allemagne, en Suisse, en Italie et puis en France... Dans quatre semaines, quand nous reviendrons, Steve (Hackett) sera papa.

Voilà une conclusion optimiste... Plus encore que vous ne croyez : la femme de Peter sera, elle, maman dans quatre mois.

A cette époque, le groupe sera adulte, indépendant. Il a déjà un nouveau manager duquel il attend beaucoup pour continuer sa carrière, pour faire encore mieux... Reviendra-t-il alors en Belgique ? C'est maintenant à vous de juger... Lui pardonnerez-vous de ne pas avoir accordé un rappel ? ■

PIERO.